

L'Ecole, lieu protégé

I) L'école ouverte... aux quatre vents

Depuis une trentaine d'années, la logique d'ouverture sur l'extérieur soumet l'école à toutes sortes de groupes de pression ; religieux, familiaux, ethniques, communautaires, médiatiques et bien-sûr commerciaux. Assimilée, à tort, à un modèle réduit de société, elle devient le reflet du lieu et de l'époque. Le vocabulaire et les pratiques du marché, de la publicité, des médias, de la rue s'y introduisent chaque jour davantage, encouragés par les textes officiels.

a) Selon la logique libérale...

...les élèves constituent de « nouveaux publics », voire des « consommateurs de savoirs », ils ont une « demande » à laquelle il faut répondre par une « offre de formation », les lycées doivent être « managés » comme des « entreprises d'éducation » susceptibles d'avoir des « partenaires » extérieurs (parents d'élèves, associations, entreprises, collectivités locales...). Sous la pression conjuguée d'une volonté politique et d'une demande des familles consommatrices, des statistiques sont établies qui créent aussitôt une situation de concurrence entre les établissements.

Cette logique marchande est sous-tendue par une **conception** essentiellement **adaptative et utilitariste** de l'école. Dans une société hantée par le chômage, minée par les inégalités, l'école est sommée de répondre à la demande urgente de qualification professionnelle. D'où la tendance générale croissante à opposer l'abstraction considérée comme un « luxe » plus ou moins inutile, à la réalité concrète des formations qualifiantes. Longtemps défendue par le seul patronat, cette conception de l'école s'est récemment généralisée. Elle est relayée, en son sein même, par un discours pédagogue très systématisé. Sous l'alibi de l'égalité et du refus de l'élitisme, on l'invite à renoncer à ses exigences de formation générale pour s'adapter. Finalement, on en vient à infléchir et à moduler les programmes nationaux selon les réalités locales, ce que traduit l'obsédante référence au « projet ». L'offre scolaire de culture se trouve alors proportionnée à une situation géographique et sociale. N'a-t-on pas entendu dire qu'il n'était plus nécessaire d'offrir les Humanités classiques et même les grandes oeuvres littéraires à des « publics » qui n'en demandent pas et que le milieu socio-culturel porte vers d'autres préoccupations ? (Mais peut-on demander ce que l'on ignore et l'a-t-on jamais demandé ?)

b) Les médias imposent aussi leurs propres modèles...

...à l'école, poussant à confondre **communication et instruction**.

Cette pression est relayée par les pédagogues libertaires et « modernistes ». En inventant une caricature du professeur enfermé dans son savoir « académique », indifférent à son « public », en assimilant cours magistral, passivité des élèves, et narcissisme du professeur, on en est arrivé à la conclusion que l'enseignant traditionnel ne savait pas communiquer. Il fallait donc transformer l'enseignement en une activité de communication visant la stricte information. D'où la frénésie technologique et informatique, et les trop nombreuses incursions dans la « vidéosphère » dont les élèves sont déjà repus hors de l'école.

c) A quoi s'ajoute la pression familiale, communautariste, et religieuse

De plus en plus de parents se comportent non pas en utiles partenaires mais presque en juges et contre-pouvoir, avocats inconditionnels de leur progéniture, encouragés par une certaine démagogie du pouvoir. L'ouverture de l'école aux parents, inscrite dans la loi d'orientation de 1989, les conduit même parfois à exiger des comptes sur l'organisation pédagogique des enseignants, sur les sanctions données, à contester les redoublements.

Le rapport sur « Les défis de l'intégration à l'école » remis tout récemment au Premier Ministre par le Haut Conseil à l'Intégration, fait état, dès l'école élémentaire, d'obstacles croissants à l'enseignement, dans quasiment toutes les disciplines. Des communautés de toutes natures tentent d'imposer leurs préjugés ou leurs dogmes à l'école. Les cours d'histoire deviennent le lieu de contestation ou d'affrontements identitaires, de mise en concurrence des mémoires particulières qui témoignent du refus de partager une histoire commune. En sciences, l'évolutionnisme est mis en cause au profit d'une action divine ou créationniste. Même l'éducation musicale se voit contestée: certains élèves refusent de chanter dans une chorale au prétexte d'interdiction religieuse. D'autres refusent de représenter des figures humaines en cours de dessin. Sans parler du taux d'absentéisme à la piscine en période de ramadan parce qu'on risque d'y boire une tasse. Cet enfermement dans les différences conduit inexorablement à un climat conflictuel.

II) La nature de l'école et ses missions impliquent d'en faire un lieu protégé.

Cette logique d'ouverture détourne l'école de sa nature et de ses missions. Qu'est-ce que l'école ?

C'est un temps et un lieu où l'enfant, qui devient élève, s'émancipe par l'acquisition d'un savoir exigeant et construit. Mais ce savoir ne relève pas du simple empilement des connaissances. Parce qu'il s'agit d'un savoir raisonné, il devient un véritable apprentissage de la raison. C'est en ce sens que cette instruction est en elle-même une éducation que l'on ne peut trouver qu'à l'école.

Ajoutons que cet enseignement est aussi une rencontre avec les plus grandes constructions de l'esprit et les plus grandes oeuvres de la culture. Par là, l'élève se retrouve « frère de pensée » (1) de tous les hommes; il découvre que l'humanité est une par-delà la multiplicité des cultures; il découvre l'**universel**.

Cette universalité se retrouve dans l'apprentissage et l'expérience que l'élève peut faire, en classe, de la liberté, de l'égalité et de la concorde.

De la liberté, parce qu'il comprend par les seules forces de son entendement; ici seule sa propre raison lui dicte ce qu'il pense. Ainsi opère-t-il spontanément une sorte de division (opération qui est au principe même du régime de laïcité) lui permettant de mettre à distance, pour un temps, les liens familiaux, communautaires, de dégager la pensée des opinions, voire des préjugés qui l'aliènent. Savoir considérer l'élève comme être de raison, comme puissance de pensée et pas seulement comme subjectivité enlisée dans ses affects, constitue le généreux pari de l'école.

Ce faisant, l'élève fait aussi l'expérience de l'égalité. L'école accueille et rassemble en son sein, tous les élèves, quelle que soit leur origine, sociale, ethnique, géographique, religieuse sans les enfermer dans des groupes auxquels ils seraient assignés : la consécration des différences menacerait son rôle émancipateur. A l'école, l'élève n'est plus un individu déterminé socialement, mais un sujet convoqué au même effort et aux mêmes exigences que ses autres camarades. Il n'est plus le centre d'attention privilégié de sa famille, il est un parmi ses pairs.

On pourrait même aller jusqu'à dire qu'il fait aussi l'expérience de la fraternité, de la concorde qui lie sans pour autant totaliser. L'école met en avant ce qui unit les hommes, non ce qui les divise. En écartant tout regard différentialiste sur l'élève, et en le considérant comme porteur d'universalité, il apprend à dépasser les particularismes, « alors l'humanité sera dans son coeur; il la souhaitera, il voudra la faire dans le monde. » (2)

Cet apprentissage de la liberté, de l'égalité et de la concorde recoupe exactement les exigences de la laïcité, laquelle réclame la distance et la neutralité de l'enseignant, sorte d'arbitre qui n'a pas à être « sympa » ou tendre mais seulement juste. Nulle distinction d'origine, nulle croyance, nulle religion ne peut, à l'école, être valorisée ou promue, car cela romprait aussitôt le principe de liberté et d'égalité, cela compromettrait la paix interne de l'école et par là-même l'accomplissement serein de l'instruction.

III) La logique d'ouverture détourne l'école de sa mission.

Si l'école veut pouvoir être elle-même et remplir sa mission, elle doit être protégée de toutes les pressions externes.

Elle doit **se protéger du modèle de l'entreprise** qui considère le savoir non pas comme un bien en soi, mais sous le seul angle de l'utilité immédiate et dont l'objectif naturel de rentabilité n'a rien à voir avec la formation d'esprits libres. Cette dérive adaptative et utilitariste est la négation de la culture comme élément essentiel de ce qui accomplit l'humain en nous. En adaptant les contenus de l'enseignement au public auquel on s'adresse, en donnant les grandes oeuvres de l'humanité aux enfants du XVIème et une sous-culture aux enfants des banlieues, l'école opère une discrimination insupportable qui rompt le principe d'égalité et de liberté.

Elle doit **être protégée du modèle médiatique**. A l'école, on n'informe pas, on fait connaître selon l'ordre des raisons. L'élève qui comprend le théorème de Pythagore n'est pas celui qui en est simplement informé, c'est celui qui est capable de le démontrer, d'en parler à la première personne. Ajoutons que l'information avec sa part de subjectivité peut vite tourner à la captation des consciences, et le relativisme qui en découle enferme chacun dans sa prétendue différence. Le modèle de la communication, avec les effets sophistiques de séduction qui lui sont inhérents, et la manipulation qui s'ensuit est loin de cet apprentissage de la méthode et de la rigueur nécessaire à la recherche de la vérité.

L'école implique aussi, et pour le bien de tous, **une certaine rupture avec la famille, avec les communautés**. Car le lien qui unit les parents à l'enfant est le sentiment. Or, à l'école, la relation pédagogique nécessite une certaine distance, un certain détachement pour faire advenir la raison. Ni indulgent comme une mère, ni autoritaire comme un chef, le maître est l'homme de « l'indifférence » et de « l'invincible patience », dit Alain. A l'école, l'enfant est élève, il rompt l'unité fusionnelle de la famille, il ne lui appartient plus tout à fait, même s'il ne s'appartient pas encore tout à fait lui-même; il est réveillé « de ce sommeil biologique et de cet instinct familial qui se referme sur lui »(3) pour s'émanciper lentement vers son destin d'adulte.

Conclusion

La pression sociale et familiale s'exerce toujours dans le sens du conformisme, de l'intérêt individuel et des besoins immédiats. A cette pression, s'est ajoutée aujourd'hui celle des pédagogistes, qui, trouvant qu'il y a trop d'école à l'école, ont obstinément plaidé pour son « ouverture ».

Ainsi a-t-on oublié que la véritable ouverture de l'école, celle qui doit être offerte à tous les enfants, quelles que soient leurs origines sociales, religieuses, ou géographiques, est l'ouverture à l'universel, par une instruction raisonnée et une culture exigeante. Celle-ci commence par la suspension, la mise entre parenthèses des réalités les plus immédiates. C'est à cette condition que l'enfant devient véritablement un « élève », c'est à dire un être humain qui s'élève, qui se libère et s'humanise, afin de pouvoir, le moment venu, se passer de maître.

Véronique Blanc-Blanchard

(1) Alain, « Documents », in «Propos sur l'éducation », PUF p. 352

(2) « Propos sur l'éducation », LXXXII

(3) id, VII